

« Les Bleus amoureux »

Hélène Richard

Number 65, 1992

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/29679ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Richard, H. (1992). Review of [« Les Bleus amoureux »]. *Jeu*, (65), 175–177.

(1976) : «Et repousser au fond des os la tentation du champ d'artichauts en fleur.» Qu'il s'agisse de *War All the Time* ou de *Life in the Suicide Riots*, les morts y témoignent des turpitudes humaines, mais gardent, ensevelies dans leur cœur, *Toutes ces larmes qui n'ont pas coulé*, comme l'ultime berceuse qui scande leur noire éternité.

À travers tout ce langage autour de la cécité humaine, cette pièce rend hommage aux cafés. Appelés au XVIII^e siècle «les salons de la démocratie», ils sont encore aujourd'hui le lieu de la catharsis, celui qui ensevelit les hontes bues, les solitudes et la pauvreté; où est l'innocence, dans cette fin d'un monde d'échanges et de convivialité sociale? Les bistrotts disparaissent des grandes capitales, au même rythme que se développent les industries et les pratiques du *fast food*. Où échouera l'errance?

Guylaine Massoutre

«Les Bleus amoureux»

Texte : Réjean Bédard, Maureen Martineau, François Roux et Yves Séguin. Mise en scène : Maureen Martineau; scénographie : François Roux, assisté de Françoise Bergeron; décor : Dominique Laquerre et François Roux; costumes : Geneviève Hamel; éclairages : Louis Beaudoin; musique : Gilles Leblanc. Avec Raymond Arpin, Réjean Bédard, Yves Séguin, Sonia Vachon (voix du garçon). Production du Théâtre Parminou, présentée à la Salle Fred-Barry du 22 octobre au 14 novembre 1992.

Quand le théâtre se veut pédagogique

Un psychothérapeute de groupe, deux hommes, quatre saisons de leur vie. Pierre (Yves Séguin), un directeur en communications à l'allure de Jean-Paul Belleau, vient en thérapie sur l'ordre de la Cour; Mario (Réjean Bédard), un ouvrier en jeans et bottes de cowboy, est là, lui, pour obéir à un ultimatum posé par son épouse. L'un ne supporte pas que sa femme le laisse seul à la maison, le soir, pour aller travailler comme infirmière dans un hôpital voisin; alors il la traite de putain, la fait suivre par un détective privé, plante des clous dans les pneus de sa voiture pour lui faire peur et la frappe. L'autre ne pouvait endurer que sa conjointe se concentre sur son ventre durant sa grossesse, pourtant planifiée : «...C'tait comme si j'existais pus...», et ne tolère pas maintenant que le ménage ne soit pas toujours fait de façon impeccable; alors il bouscule le petit, engueule sa femme et la bat. Ni l'un ni l'autre ne se jugent violents : «J'suis pas violent, j'suis un homme, un vrai, pas un «fif»... C'était un accident... C'est de sa faute».

Durant quatre séances de thérapie qui résument quatre étapes principales d'un cheminement psychothérapeutique en groupe pour hommes violents, Pierre et Mario découvriront qu'ils frappent leurs femmes parce qu'ils sont terrifiés d'exister seuls, qu'ils sont liés à elles par un besoin de dépendance primitive qui les amène à ne pas pouvoir supporter, sans être submergés

par un sentiment de rage meurtrière (d'où le titre de la pièce), que leurs épouses-mères échappent à leur contrôle à un moment où ils auraient besoin d'elles pour colmater un instant de solitude angoissante, moment apeurant où ils entrevoient qu'ils ne sont pas tout pour elles, qu'elles pourraient survivre sans eux. Ils prendront, de plus, conscience que leur discours de toute-puissance virile, de chefs de famille, n'est là que pour camoufler l'existence de sentiments de désarroi, de haine de soi et d'impuissance. Ils s'apercevront, enfin, qu'ils sont les « fils manqués » de « pères manquants » qu'ils ont aimés d'un amour déçu, amer, et que la société, par les rôles sexuels qu'elle prône, les a floués en les encourageant à chercher à l'extérieur d'eux, chez les autres, la cause de malaises intérieurs.

Cette œuvre collective du Théâtre Parminou veut sensibiliser le public au phénomène social grandissant de la violence conjugale devenue, depuis 1984, acte criminel punissable par la loi. Créée grâce à la collaboration de l'Association des ressources intervenant auprès des hommes violents (ARIHV), avec la participation financière de Santé et Bien-Être social Canada, elle s'avère, selon moi, un documentaire dramatique de bonne qualité davantage qu'une œuvre théâtrale au sens strict de ce terme.

Le décor est simple, compact, efficace : une porte, celle de la salle de thérapie que l'on ferme sur le monde extérieur, des marches et divers paliers où se déroulera l'action et qui s'abaissent de l'arrière à l'avant vers le public; le tout recouvert d'une patine en camaïeu de... bleus, traversée d'éclairs rouge vif (rouge sang?) à deux endroits. La présence de deux chaises (une par patient) indique que ce décor représente un lieu où l'on vient parler de soi (et la chaise du thérapeute? et sa parole? J'y reviendrai). La mise en scène, par sa sobriété, vient appuyer le texte en rendant supportable l'évocation de moments de grande violence. Des objets : un tricycle, une robe, un uniforme de travail représentent les personnes qu'on violence; une valise : l'intolérable absence; les comédiens incarnent eux aussi, à certains moments, les gens de l'entourage immédiat. Entre chaque séance de psychothérapie — alors que Pierre et Mario ont quitté la scène, retournés

qu'ils sont dans la vie quotidienne — est intercalé un court récit, en voix *off*; où Mathieu, fils de Mario, relate d'une voix aimante et joyeuse des épisodes de sa relation avec son père. Cette stratégie, tout en scandant le déroulement des séances, a le mérite d'évoquer d'une façon sensible l'importance affective, pour ses deux protagonistes, de la relation père-fils, de même que la puissance lénifiante de l'amour enfantin pour le parent bénéficiaire. Notons que la scansion des séances est aussi soulignée par le changement de costumes; simples changements de chemise pour Mario, délaissement progressif de l'habit de ville en faveur de vêtements plus confortables pour Pierre. Le thérapeute (Raymond Arpin), quant à lui, reste toujours dans son lieu de travail, ne (se) change jamais : portrait de la représentation mythique que se font souvent les patients de leurs psys en début de cure, mais aussi de celle qu'aiment entretenir plusieurs thérapeutes, même en dehors du cadre de leur travail, et qui vient falsifier leurs témoignages publics sur des problématiques professionnelles. (Serait-ce ce qui est survenu entre l'équipe du Parminou et l'ARIHV?)

Le jeu des comédiens? Yves Séguin et Réjean Bédard sont convaincants, leur jeu est versatile et toujours juste. Certains courts moments de leurs prestations m'ont d'ailleurs rappelé, par leur intensité et leur violence, l'impression que m'avaient laissée jadis certaines pièces de Michel Tremblay. Quant à Raymond Arpin, il présente tous les tics et les stéréotypes véhiculés à propos des psychothérapeutes, et bien que son jeu soit juste, son ton ferme mais compassé agace. Selon moi, il s'agit là d'un problème de texte et de conceptualisation du spectacle plutôt que d'une erreur de jeu. C'est d'ailleurs ce qui m'a fait dire plus haut que ce spectacle tenait davantage du documentaire dramatique que de la création théâtrale au sens strict de ce terme. Le personnage du psychothérapeute prononce presque textuellement les interventions les plus classiques de ce type de travail psy. Il n'a cependant rien à dire au public sur lui-même, ce qui fait de lui un personnage théâtralement peu intéressant. (Et pourtant la violence concerne tout le monde, insiste-t-on lourdement dans le programme de la soirée et dans le dossier de presse.)

On pense ici, par contraste, au personnage du psychiatre dans la pièce *Equus*, qui, en plus d'être psy, présente une problématique personnelle qui le fait exister pour le public, c'est-à-dire lui donne de la vigueur d'un point de vue dramaturgique. De même, les quatre séances de thérapie, par leur contenu, veulent illustrer quatre phases thérapeutiques tellement galvaudées dans les écrits de vulgarisation qu'elles en sont venues à transmettre un message mensonger, en ce sens que celui-ci trahit la complexité des individus et d'un certain processus psychothérapeutique.

Dans la mesure où la pièce reproduit sur scène, sans beaucoup de transposition symbolique, quatre séquences typiques d'une thérapie pour hommes violents; dans la mesure, aussi, où le contenu du texte présente une version fidèle des théories contemporaines sur l'étiologie de la violence masculine, *les Bleus amoureux* s'avèrent, selon moi, un document dramatique de bonne qualité davantage qu'une création proprement théâtrale. En lisant le programme de la soirée, puis en écoutant les interventions du psy, le spectateur (j'ai vérifié auprès d'autres personnes) se sent graduellement devenir l'objet d'une pres-

sion, d'une influence pédagogique. Quand se présente la finale où le thérapeute vient placer les chaises devant le public dans une invite explicite à prendre la place des patients, le spectateur a alors l'impression désagréable que l'équipe de production flirte avec le prosélytisme.

Ce type d'emphase me rebute personnellement quand il a lieu dans un théâtre «grand public», même s'il s'agit de la Salle Fred-Barry. J'aurais préféré que le Parminou prenne une plus grande distance à l'égard du matériel recueilli auprès de l'ARIHV, qu'il éprouve moins fortement le besoin d'un recours orthopédique à l'information (idéologisante, de toute façon) et qu'il mise davantage sur la force d'évocation d'une dramaturgie de qualité. Une autre option aurait été, bien sûr, de réserver ce type de spectacle à des publics dits spécialisés, auditoires devant lesquels le groupe ne manquera probablement pas de se produire. Mais cette option aurait eu le désavantage de réduire le rayonnement du message social que veut faire entendre la troupe du Parminou.

Les réserves émises plus haut ne diminuent en rien, il va de soi, la pertinence sociale des *Bleus amoureux* en cette époque où les problèmes économiques ont une incidence directe sur la vie privée. De plus, cette pièce me semble aller dans le sens de l'éveil d'un nouvel intérêt social pour la relation père-fils, en écho aux retombées du mouvement féministe.

Hélène Richard

Le psychothérapeute (Raymond Arpin, à gauche) vient en aide à Mario (Réjean Bédard) et à Pierre (Yves Séguin, à l'arrière-plan), dans *les Bleus amoureux*, création collective du Parminou qui traite de violence conjugale. Photo : Sylvain Lafleur.

